Zeitschrift: Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie = Revue philosophique et théologique de Fribourg = Rivista filosofica e teologica di Friburgo = Review of philosophy and theology of Fribourg

Band: 4 (1957)

Artikel: Double note sur la connaissance

Autor: Morard, Meinrad-Stéphane

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-761520

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MEINRAD-STÉPHANE MORARD, O. P.

Double note sur la connaissance [1]

I. Sur la connaissance intuitive des créatures par l'Intelligence divine

> *Sic igitur (Deus) est in omnibus per potentiam, in quantum omnia ejus potestati subduntur. Est in omnibus per praesentiam, in quantum omnia nuda et aperta sunt oculis ejus. Est in omnibus per essentiam, in quantum adest omnibus ut causa essendi.* (S. Th. I 8, 3.)

Dieu connaît d'un seul et unique Regard éternel (intuitus aeternus, S. Th. I 86, 4) la totalité des créatures « secundum esse quod habent in seipsis » (CG I 67 cf. 66), non seulement « prout sunt virtute in suis causis », mais « prout sunt actu in suo esse » (Comp. Th. 133, 134) : selon tout ce qu'elles sont, tout ce qu'elles font et tout ce qui leur arrive. La connaissance intuitive « de excelso aeternitatis » des événements contingents dans toute leur succession temporelle n'est qu'un aspect particulier de ce Regard éternel.

Mais cette connaissance présuppose nécessairement, d'après sa nature même de connaissance, outre la vertu infinie de l'Intelligence divine, l'existence de ses objets et leur présence immédiate à l'Intelligence divine.

Or cette existence et cette présence a finalement pour seul et unique fondement l'Influence divine qui confère aux créatures toute leur actualité d'être et d'agir, tout ce qu'elles ont de réalité et de causalité. C'est ainsi Dieu lui-même qui se donne et se présente les objets de son Regard éternel sur les créatures. Par ailleurs connaître ces objets dans l'immédiateté de leur présence réelle, ce n'est pas de sa part en dépendre, comme on l'a parfois imaginé, c'est au contraire les dominer plus parfaitement encore.

C'est par un seul et même acte libre et souverain de sa Puissance, par ses décrets efficaces, par cette science qui est la « causa rerum », que Dieu fait exister et tient en sa présence la totalité de ses créatures, offertes ainsi par lui-même « prout sunt actu in suo esse » à la pénétration et à la compréhension infinie de son Regard éternel.

[1] Le but de cette double note est de revenir pour les souligner, en connexion avec deux textes capitaux de saint Thomas, sur deux applications particulièrement importantes des vues que nous avons exposées dans notre article précédent sur la connaissance (3, Heft 4, p. 388 à 406).

Qu'on nous permette d'insister.

Toutes les créatures dépendent immédiatement de Dieu « in quantum omnia ejus potestati subduntur ». Par le fait même leur existence « secundum esse quod habent in seipsis » implique l'assistance et la présence immédiate de Dieu à chacune d'elles « in quantum adest omnibus ut causa essendi ». Et c'est ainsi qu'elles tombent immédiatement, sans aucun « medium cognitionis », sous son Regard éternel « in quantum omnia nuda et aperta sunt oculis ejus ».

En raison de l'action créatrice de Dieu 1° « omnia ejus potestati subduntur » et, par conséquent, 2° « adest omnibus ut causa essendi » et, par conséquent encore, 3° — en raison de l'infinie perfection de son Intelligence et sans autre — « omnia nuda et aperta sunt oculis ejus ».

On peut dire en ce sens que Dieu a l'expérience de ses créatures. Mais nous préférons dire d'une manière plus solennelle, il est vrai, mais aussi plus exacte, que Dieu est le témoin immédiat, incomparablement plus immédiat que ne le serait le plus oculaire des témoins, immédiat par intimité, comme le cœur est témoin de ses propres pensées, « est enim in omnibus et intime » (S. Th. I 8, 1), de tous les êtres qui subsistent et agissent *a*) par sa puissance, ayant d'ailleurs chacun par le fait même inaliénablement en propre, a Deo, son être et son agir, *b*) en sa présence et *c*) sous ce regard éternel de son Intelligence qui embrasse à la fois toute durée d'un bout à l'autre et qui pénètre toute réalité de part en part.

II. Sur notre connaissance représentative du monde extérieur

Ipsa res quae est extra animam omnino est extra genus intelligibile... vel sensibile (De Potentia 7, 10).

La connaissance que Dieu a des créatures, qui sont substantiellement, radicalement distinctes de lui, est une connaissance intuitive. A l'extrême opposé, notre connaissance du monde extérieur, des res quae sunt extra animam, est une connaissance représentative. Et il ne peut pas en être autrement. La connaissance intuitive du monde extérieur est, pour les raisons que nous venons d'indiquer — Dieu seul est « in omnibus et intime » —, un apanage exclusif de la Sagesse suprême, qui est celle de Dieu, qui est Dieu lui-même.

Le caractère primitivement phénoménal de notre connaissance du monde extérieur est incontestable. Réalisée uniquement grâce à la présence dans nos facultés de similitudes de ses objets, elle est par le fait même nécessairement représentative. Elle n'atteint jamais immédiatement les choses mêmes en elles-mêmes. Elle les atteint immédiatement telles qu'elles sont représentées en nous par leurs similitudes respectives.

C'est grâce à une sorte d'inférence, tellement spontanée qu'elle passe inaperçue, que nous rapportons régulièrement cette connaissance phénoménale aux choses mêmes en elles-mêmes. Cette inférence, implicite pour ainsi dire, n'est pas seulement préparée par une propension instinctive de notre organisation psychologique, mais surtout elle constitue pour nous un

acquis permanent, dû au long apprentissage que nous avons fait de nos moyens de connaître depuis notre première enfance jusqu'à l'âge de raison et encore au delà. Il appartient à la critique d'analyser, de justifier et de préciser ce dépassement naturel du mur des phénomènes en vertu duquel, *percevant immédiatement* les réalités du monde extérieur telles qu'elles sont représentées en nous, nous *pensons directement*, avec une entière assurance, sauf exception, aux choses telles qu'elles sont en elles-mêmes.

Saint Thomas n'a pas été inconscient de cette situation et nous livre ses réflexions les plus mûries à ce sujet dans trois grands textes de son *De Potentia* 7, 10 (cité p. 396 par erreur comme 7, 4) ; 8, 1 ; 9, 5. Nous citons ici le premier de ces textes sans nous dissimuler qu'il souffre d'une certaine ambiguïté. Tel quel, c'est le plus sensationnel, si j'ose dire. Les deux autres, bien que plus importants à notre avis, exigeraient tout un commentaire qui allongerait outre mesure cette simple note.

« Scientia refertur ad scibile quia sciens, per actum intelligibilem, ordinem habet ad rem scitam quae est extra animam. Ipsa vero res quae est extra animam omnino non attingitur a tali actu, cum actus intellectus non sit transiens in exteriorem materiam mutandam ; unde et ipsa res quae est extra animam omnino est extra genus intelligibile. Et propter hoc relatio quae consequitur actum intellectus non potest esse in ea. Et similis ratio est de sensu et sensibili. Licet enim sensibile immutet organum sensus in sua actione et propter hoc habeat relationem ad ipsum, sicut et alia agentia naturalia ad ea quae patiuntur ab eis, alteratio tamen organi non perficit sensum in actu, sed perficitur (sensus) per actum virtutis sensitivae, cujus sensibile quod est extra animam omnino est expers. »

Nous sommes ainsi amenés à conclure de ce texte que l' « intelligibile » et le « sensibile » est uniquement « id quod est intra animam ». Ce qui est « extra animam » est « omnino extra genus intelligibile vel sensibile ». En ce sens jamais saint Thomas n'aurait souligné aussi vigoureusement le caractère phénoménal de notre connaissance des « res extra animam ». Mais, nous l'avons dit, le texte souffre d'une certaine ambiguïté qu'il faudrait tâcher d'éliminer.

« Connu » (pensé = intelligibile ou senti = sensibile) constitue une dénomination extrinsèque de l'objet, qui n'implique en lui aucune détermination effective, l'unique détermination effective impliquée ici étant la connaissance, action immanente, qui n'affecte que le sujet. D'où la thèse de saint Thomas : dans la connaissance la relation du sujet à l'objet est une relation réelle, effective, fondée sur l'acte cognitif qui affecte le sujet d'une manière immanente et qui se rapporte effectivement à l'objet ; par contre, la relation de l'objet au sujet est une relation de raison, fictive, l'objet ne présentant rien en lui-même, de par la connaissance, qui le rapporte au sujet. Peu importe à cet égard, notons-le bien, que l'objet en question soit extérieur ou intérieur au sujet.

Mais saint Thomas, en mentionnant dans son argumentation la « res quae est extra animam », évoque par le fait même une deuxième question, non plus seulement celle de la *connaissance* de l'objet par le sujet, mais en outre et en même temps, celle de la *représentation* de l'objet dans le sujet.

Il y a manifestement ici, sans qu'on nous en avertisse, interférence des deux questions. De là l'ambiguïté de notre texte.

Une réalité qui n'est pas immédiatement présente au sujet (res quae est extra animam) ne peut être connue de lui que par l'intermédiaire d'une similitude inhérente au sujet (species) qui représente en lui l'objet. Mais alors ce qui est immédiatement connu du sujet, abstraction faite de toute inférence ultérieure, n'est pas l'objet tel qu'il est en lui-même, mais tel qu'il est représenté, tel qu'il se reflète dans le sujet. C'est cela seul qui est connu (pensé = intelligibile ou senti = sensibile) tout d'abord par le sujet. Sur ce dernier point *De Pot.* 8, 1 et 9, 5 sont particulièrement affirmatifs.

D'où la conclusion « sensationnelle » de saint Thomas, qui accuse si énergiquement le caractère phénoménal de notre connaissance du monde extérieur : « Ipsa res quae est extra animam omnino est extra genus intelligibile vel sensibile. »